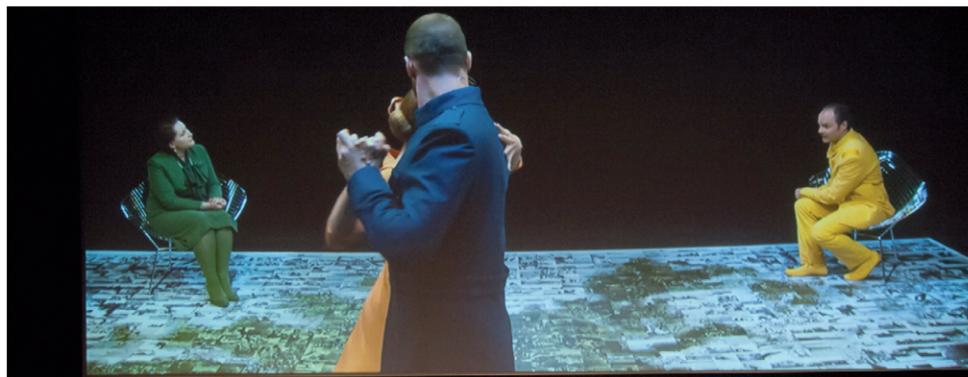




OPÉRA

Aliados Pinochet et Thatcher en duo



© Philippe Stirrweiss

RÉCITALS SCÉNIQUES

THÉÂTRE pour une voix

A Musica, si dans *Aliados* «l'opéra fait son cinéma», le récital de chant s'offre par deux fois l'environnement scénique qui le renouvelle.

Un chanteur et un piano dans la nudité d'un plateau, le pur duo suffit certes à parler intimement à chaque auditeur. Mais des expériences de mise en scène ont parfois montré une pertinence encourageante. Deux «récitals scéniques» prolongent par les séductions visuelles l'émotion du chant. Dans le premier, *Wanderer, post scriptum*, Antoine Gindt a bâti une anthologie où reparait le personnage emblématique qui, de Schubert à Mahler, hantait des cycles immortels.

Tant de prégnance mélancolique n'est pas restée sans lendemain dans nos époques crépusculaires. A commencer par les années de la Seconde Guerre mondiale au cours desquelles Hanns Eisler, sur des poèmes de Brecht ou Mörike, disait «sa tristesse infinie» entre tension atonale et touchante simplicité de «chansonnier». Wolfgang Rihm pour sa part retourne près des sources en choisissant six poèmes de Nietzsche dans un esprit très schubertien.

Comme dans Schubert c'est d'amour qu'est imprégnée la beauté fugace des choses dans les vers éblouis de Sandro Penna si délicatement visités par Gérard Pesson. Amour encore au cœur du *Wesendonck-Lied* où Wagner cite *Tristan*. L'incarnation de l'errant et son chant ont été confiés au baryton Ivan Ludlow et à la pianiste Kalina Georgieva, couple à la ville et à la scène qui, souligne Gindt, «fonde la dimension vitale de la mise en scène», où l'apport des images numériques de Tomek Jarolim «est essentiel».

L'amour est l'unique et triomphante polarité dans *Harawi*, cycle aussi rare que célèbre de Messiaen et second spectacle de mélodies. Cette variante du mythe de Tristan et Yseult puisée dans le folklore péruvien offrait au compositeur la matière d'un monodrame tragique dont il rédigea les douze chants. Tendresse et mystère, angoisse et danse, berceuse et désir de mort, incantations et cris, songes de bonheur et hallucinations: les proférations contrastées parcourent la gamme des affects dans une profusion de suavité mélodique et d'ivresse harmonique.

Le duo ici convoqué est celui de la soprano Karen Vourc'h, Mélisande de rêve, et de son égale au piano Vanessa Wagner. La mise en espace de Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil construit autour d'elles une plantation de totems où le déroulement des couleurs s'inspire de celles de la musique tendue en «un grand cri d'amour». Et «c'est cela seulement qui importe», ajoutait Messiaen.

C.F.

→ **WANDERER, POST SCRIPTUM**
le 25 septembre à 20h30 au TNS.

→ **HARAWI** le 29 septembre à 18h, Pôle Sud.
Spectacles surtitrés.



© Philippe Stirrweiss

Crépuscule des monstres

Chaque édition de Musica interroge l'écriture lyrique d'aujourd'hui, parfois d'une roborative vitalité. L'événement attendu qu'est *Aliados* en témoigne parmi plusieurs autres.

Opéra, théâtre musical, peu importe l'étiquette. C'est d'invention vocale et de geste dramatique entre eux indéfectiblement liés qu'il est question, avec cette fois un enjeu politique déterminant. *Aliados* («Alliés»), composé par l'argentin Sebastian Rivas sur un livret de son compatriote Esteban Buch, est inspiré de la rencontre qui eut lieu à Londres sous l'œil des caméras le 26 mars 1999 entre Margaret Thatcher, baronne et ex-Premier ministre, et Augusto Pinochet, ex-dictateur chilien poursuivi pour crimes contre l'humanité. Dame de fer réprimant mortellement contestation et grèves de mineurs et menant l'impitoyable guerre des Malouines. Main de fer du sanglant général tortionnaire et terroriste. Faits pour s'entendre.

Complices quand ils s'alliaient secrètement en 1982 contre la Junte argentine, ils se retrouvent dix-sept ans après lors de cette visite de courtoisie de Maggie

à Pinochet assigné à résidence. L'opéra condense en quatre-vingts minutes l'essentiel de cette journée.

L'essentiel? Rien. L'amnésie, et des platitudes, débitées par des zombies décérébrés. Les trois accidents vasculaires de l'un, le début d'Alzheimer de l'autre expliquent pour une part ce précipité de nullités assorti d'un compliment hallucinant: «Vous avez amené la démocratie au Chili». A peine si un soupçon de remords effleure Thatcher à la pensée d'un torpillage meurtrier. Ce qui donne à ce néant sa dimension tragique, ce sont les scènes où une victime sortie de son linceul accuse, contrepoint au grotesque des pantins sinistres.

Créé en juin par l'équipe de T&M, *Aliados* a reçu un accueil enthousiaste qui en dit long sur la qualité du plateau réunissant Nora Petrocenko, Lionel Peintre, Mélanie Boisvert, Thill Mantero et Richard Dubelski, comme sur l'opportunité d'un tel «opéra du temps

réel». Temps encore proche en effet, non disparu des mémoires, mais aussi, dans l'acceptation venue des pratiques électroniques, instantanéité de l'événement filmé. La mise en scène d'Antoine Gindt joue à plein du dédoublement entre les cinq personnages et leur captation vidéo projetée sur écran, créant un vertigineux effet de réalité documentaire qu'accroît le jeu entre l'anglais et l'espagnol.

Cette œuvre d'«art total» a pour évident mérite premier la force d'une écriture musicale plurielle. Sebastian Rivas est loin de s'enfermer dans les filiations jazz et rock de ses amours de jeunesse. Le petit groupe instrumental bruisant, haletant et figolé à l'extrême - l'ensemble Multilatérale dirigé par Léo Warynski - intègre des citations ou allusions à Stravinski, Mozart ou Purcell comme au rock, à Frank Sinatra ou au tango, chaque personnage et situation y étant musicalement modelé avec le secours du traitement informatique. Et c'est bel et bien un corps lyrique tout neuf qui naît de tant d'apports divers.

Christian Fruchart

→ Le 4 octobre à 20h30, et le 5 octobre à 17h au Théâtre de Hautepierre. Spectacle surtitré.

OPÉRA AU CINÉMA

Written on Skin Written on screen



© P.Victor / artcomart

Ce fut, en juillet 2012 à Aix, la divine surprise. Le rite de l'ovation debout, qui d'ordinaire glorifie la réalisation d'un chef d'œuvre consacré, rassemblait le difficile public et la critique la plus circonspecte autour d'une création contemporaine, celle de *Written on Skin* («Écrit sur la peau»), allusion aux enluminures sur parchemin autour desquelles s'articule l'intrigue. Le très méticuleux orfèvre britannique en composition musicale George Benjamin, souvent accueilli à Musica, y livrait une réussite lyrique qui fit écrire qu'on n'avait rien entendu d'aussi poignant depuis *Les Trois sœurs* de Peter Eötvös et même depuis le *Wozzeck* de Berg.

Un livret au scalpel signé Martin Crimp, réussissant une variation nouvelle sur l'éternel triangle amoureux et brassant des thèmes comme les liens entre vie et art ou la revendication féminine du désir, avec un crescendo de violence et de folie totalement maîtrisé. Des personnages forts et un jeu fascinant sur la

narration de leur propre histoire par les protagonistes. La lisibilité de la mise en scène de Katie Mitchell qui clarifie toute la complexité de cette histoire médiévale et moderne. Que d'atouts mis au service d'une musique «hallucinante de beautés» (Le Monde) portée par des grandes voix et par le Mahler Chamber Orchestra sous la direction du compositeur!

Corentin Leconte, vingt-huit ans et déjà une longue expérience de cinéma musical acquise notamment à Aix et à La Roque d'Anthéron, a réalisé une captation de *Written on Skin* qui est un modèle du genre. La fluidité de l'ensemble, la mobilité et la pertinence du point de vue préservent pleinement l'intensité de présence scénique et vocale de Barbara Hannigan, Bejun Mehta et Christopher Purves, tous trois renversants.

C.F.

→ Le 23 septembre à 20h30, UGC Ciné Cité. Sous-titré. Entrée gratuite sur réservation.

The perfect american

Les dernières années de la vie de Walt Disney dans un opéra composé par Philip Glass. Avant-première du film réalisé par János Darvas lors de la création de l'œuvre au Teatro Real de Madrid en janvier dernier.

Emule de l'école répétitive des pionniers Terry Riley ou La Monte Young, Philip Glass ne s'est pas satisfait longtemps de l'austérité formelle de ses pairs. A la Juilliard School au début des années 60, le jeune homme partage déjà son temps entre l'étude de la composition et l'écriture de musiques destinées à de modestes productions théâtrales new-yorkaises. Une fréquentation des arts de la scène qui trouve son apogée dix ans plus tard dans sa rencontre avec le metteur en scène Bob Wilson. A quatre mains, les deux créateurs échafaudent en 1976 *Einstein On The Beach*, opéra d'un genre nouveau dans lequel texte,

musique et mise en scène conspirent à chahuter la syntaxe traditionnelle du genre. Philip Glass fête ses 76 ans cette année et pour le célébrer, Gérard Mortier, directeur artistique du Teatro Real, lui a commandé un nouvel opéra - le dernier, *Kepler* datait de 2005.

The Perfect American, le 26^e de Philip Glass, explore de manière imaginaire la vie et la carrière de Walt Disney, inspiré par la biographie romancée - et controversée - de l'écrivain Peter Jungk. «Cet opéra n'est pas un documentaire ou un portrait, mais un voyage poétique et tragique (...). Une sorte de poème sur la quintessence de l'Amérique et une réflexion sur la mort.»

Joël Isselé

→ Le 30 septembre, à 20h30, à l'UGC Ciné Cité. Une avant-première Arte. Entrée gratuite sur réservation.



© Teatro Real - Javier del Real